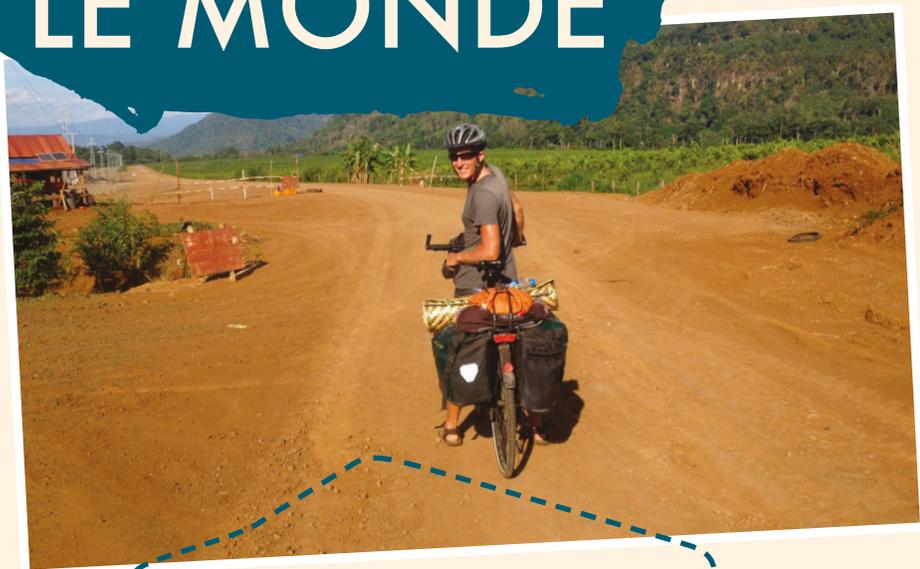


FLORIAN COUPÉ

UN ART
DE PARCOURIR
LE MONDE



Paris - Hong-Kong à vélo
11 155 km, 371 jours, 23 pays



**Prix du témoignage
d'aventure 2020 présidé
par Patrice Franceschi**

ALISIO
Témoignages & Documents

« Partir est un acte de résistance, la seule issue pour ne pas s'éteindre sans s'en rendre compte. Préserver la furia adolescente et incandescente qui brûle en chacun de nous. [...] Trouverons-nous l'aventure sur la route, nous n'en savons rien. Au moins trouverons-nous du risque, de la fatigue, de la faim, du froid. Tout ce que l'homme moderne fuit. Il s'agit de sortir de sa zone de confort. Retrouver la simplicité, savoir s'émerveiller de trouver un lit confortable, une douche chaude, un mets familial inédit, un nouvel ami à rencontrer. Le vélo est tout indiqué pour ça. »

À l'orée de leurs 30 ans, Florian Coupé et sa compagne décident de rallier à vélo l'Océan Pacifique depuis Paris. Au fil des jours, le relief révèle la réalité des peuples, de l'histoire et de la carte : les Balkans, la Turquie, l'ancien Empire perse, les Indes, la péninsule indochinoise... À mesure que la route déroule ses kilomètres, les voyageurs se délestent du superflu en même temps que prennent vie les récits des écrivains-aventuriers.

« [Voici] l'expérience personnelle d'un homme
comme les autres, mais qui avait décidé
d'être propriétaire de sa vie. »

Patrice Franceschi

Diplômé de Polytechnique, **Florian Coupé** a suivi une formation d'ingénieur des eaux et forêts qui lui a permis de découvrir la jungle équatoriale en Guyane. Il travaille trois ans comme ingénieur d'étude pour Suez-Environnement puis décide de quitter sa vie sédentaire pour un grand voyage d'un an à vélo de Paris à Hong-Kong.

Le récit de son périple lui a valu le Prix du témoignage d'aventure, présidé par Patrice Franceschi et organisé par les éditions Alisio en partenariat avec la Société des Explorateurs français, les éditions Points aventure et Voyageurs du monde.

Préfacé par **Patrice Franceschi**, aventurier et écrivain, prix Goncourt de la nouvelle 2015 pour son ouvrage Première personne du singulier.



POINTS



PRIX DU
TÉMOIGNAGE
D'AVENTURE

ISBN 978-2-37935-097-9



21,00 euros
Prix TTC France

ALISIO
Témoignages & Documents

RAYON : RÉCITS DE VOYAGE

ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr**
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,
Instagram, Facebook et Twitter !

Alisio s'engage pour une fabrication éco-responsable !

Notre mission : vous inspirer. Et comment le faire sans
participer à la construction du meilleur des futurs possible ?

C'est pourquoi nos ouvrages sont imprimés sur du papier
issu de forêts gérées durablement.

Suivi éditorial : Nathalie Reyss

Maquette : Sébastienne Ocampo

Design de couverture : Célia Cousty

© 2020 Alisio,

une marque des éditions Leduc.s

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-37935-097-9

Florian Coupé

**UN ART DE
PARCOURIR
LE MONDE**

PARIS - HONG KONG À VÉLO

11 155 KM, 371 JOURS, 23 PAYS

A L I S I O





PRÉFACE DE PATRICE FRANCESCHI

À mes yeux, l'année 2020 marque un tournant crucial concernant ce que l'on avait jusqu'ici coutume d'appeler le voyage. Tout observateur attentif du monde en marche sait que, parmi les nombreux aspects de la grande rupture de paradigme que connaissent les temps modernes – ce monde qui perd peu à peu la raison – il y a celui du divorce définitif entre voyage et tourisme. Je ne parle même pas ici d'aventure... Que l'on s'en rende compte ou non, nous sommes en train de radicalement changer d'univers à propos du voyage. Il faut donc considérer le texte qui suit, son auteur, et le projet qu'il portait, à cette aune nouvelle.

S'étonne-t-on de cette entrée en matière ? Regardons les choses de plus près : en 2019, 1,4 milliards d'individus ont pris l'avion dans le cadre de « voyages organisés ». Autrement dit : 1,4 milliards de touristes... Ce chiffre démentiel, jamais vu dans l'histoire de l'humanité, donne d'autant plus le tournis qu'il ne cessera de croître dans les années à venir, épidémie de coronavirus ou pas ; car l'oublie vient vite en matière de restrictions

tandis qu'il n'existe aucun frein à l'extension du monde marchand et à la massification de tout ce qui existe.

Par définition, il est impossible de savoir combien de gens ont voyagé à titre individuel au cours de cette même année 2019, mais ils ont été évidemment très inférieur à 1,4 milliard – et de manière abyssale. Cela signifie tout simplement que les touristes sont en train de noyer les voyageurs dans leur masse. Et ce n'est pas en jouant les autruches que le phénomène disparaîtra. La question est donc la suivante : ce que nous appelions jusqu'à présent « le voyageur » va-t-il disparaître au profit de cet individu informe qu'est « le touriste » ? Nul ne peut connaître la réponse, mais la question vaut. Car on peut parier que dans le monde orwellien qui nous attend – si nous le laissons aller de lui-même – les États feront le maximum pour développer le tourisme tout en supprimant le voyage. Simplement parce que le tourisme engendre une manne financière colossale et un statut politique bienveillant, tandis que le simple voyage développe une économie dérisoire et une propension à penser par soi-même fort gênante pour les idéologies, surtout dans les pays où la démocratie est un vain mot.

En résumé : les voyageurs appartiennent désormais aux espèces en voie de disparition comme le koala, et les touristes aux espèces invasives comme le criquet volant en nuages – je force à peine le trait.

À ce stade de la réflexion, une question se pose naturellement : qu'est-ce qu'un touriste, qu'est-ce qu'un voyageur ? Rien de plus simple : le touriste

est un « individu économique » qui, en contrepartie d'une certaine somme versée à un « voyageur » quelconque, se voit offrir un séjour touristique formaté pour le plus grand nombre, sans qu'il ait à prodiguer le moindre effort pour assouvir son besoin d'exotisme – on peut parler ici d'un « esprit en cage ». Le voyageur est un « individu non économique » qui refuse cette marchandisation et préfère exercer sa liberté et sa responsabilité, c'est-à-dire ce qui le fait homme, en créant par lui-même son propre voyage, au risque de mettre à mal ses idées reçues – on peut parler ici d'un « esprit sans barreaux ».

De façon plus triviale, nous dirions que le touriste est celui qui sort son portefeuille pour qu'on lui procure un monde en coïncidence avec l'idée qu'il s'en fait, le voyageur celui qui prend le risque d'aller voir par lui-même si le monde réel correspond à ce qu'on lui en a dit.

Si l'on préfère encore : le touriste se protège, le voyageur s'expose.

À cette aune, l'entreprise de Florian Coupé appartient au « temps d'avant » – un temps qui survit encore, grâce au ciel – où l'on voyait des individus mettre en œuvre leurs voyages personnels grâce à leur énergie et à leur détermination. Ces gens-là acceptaient les risques inhérents aux entreprises individuelles, à commencer par celui de la déception que l'on peut retirer d'un voyage. De ce seul fait, ils créaient leurs propres valeurs. Florian Coupé se place donc par nature dans la continuité des

entreprises de découvertes du monde initiées il y a bien longtemps par la civilisation à laquelle il appartient. Il s'agit pour moi d'un compliment.

Autre évidence que les apparences masquent peut-être : comme les professionnels de la défense de la nature, Coupé a sans doute voulu conserver pour le voyage ce qui vaut la peine de l'être dans un monde en perte de repères. Si l'on me demande ici ce qu'il faut conserver précisément, je pourrais répondre ceci – que j'ai répété mille fois : la liberté d'aller où bon nous semble, la volonté d'agir et de penser par soi-même, le désir de voir ses rêves se réaliser, le souci d'être maître de sa vie et de son destin. Et cela quel qu'en soit le prix. À mes yeux, l'essentiel est dit.

Le voyage de Florian Coupé vaut donc autant par ce qu'il a été en lui-même – factuellement si l'on préfère dans le récit qui va suivre – que par la volonté qui l'a poussé à exister.

Pour le reste, de quoi s'agit-il ? Avant tout d'un désir personnel exercé par son auteur : partir un an à vélo, en couple – Laura est le nom du personnage féminin de l'histoire – de France jusqu'en Chine. Rien de très original sur le fond : des milliers de voyageurs sont partis un jour à vélo tenter de voir ce que valait leur chance et leur vie. L'originalité doit donc tenir dans le regard porté sur ce qui a été vécu tout au long de ces 10 000 kilomètres à vélo. On en jugera à la lecture du texte qui suit.

Mais que l'on ne compte pas sur moi pour en dévoiler quoi que ce soit. La lecture s'apparente à l'aventure en ce sens qu'elle doit être une découverte. Je me limiterai donc à souhaiter à chacun d'entre vous une heureuse lecture de l'expérience personnelle qui suit, celle d'un homme comme les autres, mais qui avait décidé d'être propriétaire de sa vie.

SOMMAIRE

Préface de Patrice Franceschi	7
Prologue	15
Échauffement	23
Chez les Slaves du Sud	47
La nation turque	99
L'Empire perse	151
Les Indes	211
Avec le gouvernement birman	263
Le Siam défiguré	321
L'empire du bout du chemin	341
Jetlag	369
Table des matières	379

PROLOGUE

Ça y est, nous avons pris notre décision. Nos familles ne le savent pas encore, mais Laura et moi allons partir.

Méto, boulot, dodo, voici à quoi se sont réduites nos vies à l'horizon de nos trente ans. Un ingénieur, une policière. Sans être vraiment insatisfaits de nos existences, une irrépressible envie d'ailleurs s'est ancrée en nous et a déclenché une réaction en chaîne. Et provoqué le départ.

Tous les jours, le même parcours. Sous les stalactites de crasse de la station Auber, la masse des laborieux transite matin et soir vers son lieu de travail. Le peuple troglodyte avance le regard terne dans des galeries interminables. Des centaines de passages m'ont entraîné à mettre ma mallette en barrage pour encaisser les chocs dans mon rugby quotidien. Certains de ces Morlocks prolongent le supplice le week-end dans des centres commerciaux démesurés, qui leur tiennent lieu de cathédrales. Pour eux, temps libre rime avec achats et consommation, alors qu'il devrait rimer avec escapade et évasion.

Tchik tchak, ainsi va le ticket de métro dans l'oblitérateur. *Bip bip* font les Pass Navigo au passage des

portiques de la RATP. Je connais par cœur l'itinéraire, j'ai étudié les trajectoires pour aller au plus vite. Quand les portillons ne s'ouvrent pas immédiatement, et me font perdre... quelques secondes, je tape un bon coup sur la borne. Ça ne sert à rien, mais ça soulage.

Dans l'odeur de saleté et de pisse, quelques-uns ont craqué ; ils errent au milieu des passants comme pour rappeler par leur existence que cette vie peut faire perdre la tête. Un vieux Créole parle tout seul, insultant des fantômes dans son baragouin incompréhensible. Un vieillard blanchi, le teint rougi, récite pour lui seul des extraits de Nietzsche, Kant, Spinoza et Schopenhauer avant de finir par cracher au sens propre et au sens figuré sur le « complot mondial juif ».

Ainsi la masse est prévenue et tâche de préserver une part d'humanité suffisante pour ne pas sombrer. Une once de clairvoyance qui permet de survivre, mais pas encore de vivre et s'élever.

Les seules choses parfaitement entretenues dans les couloirs du métro, ce sont les affiches et écrans publicitaires, qui promettent des ailleurs paradisiaques où l'on pourra s'entasser le temps de la pause estivale.

Dans cette atmosphère de nuit, partir est un acte de résistance, la seule issue pour ne pas s'éteindre sans s'en rendre compte. Préserver la furia adolescente et incandescente qui brûle en chacun de nous.

*

Le monde a besoin d'aventure. La vie ici-bas est trop lisse. Les gens, les idées, les envies, un parcours scolaire sans encombre, le chemin qui est tracé devant nous, tout cela manque cruellement d'aspérités.

Il nous faut de la rugosité. Trouverons-nous l'aventure sur la route, nous n'en savons rien. Au moins trouverons-nous du risque, de la fatigue, de la faim, du froid. Tout ce que l'homme moderne fuit. Il s'agit de sortir de sa zone de confort. Retrouver la simplicité, savoir s'émerveiller de trouver un lit confortable, une douche chaude, un mets familial inédit, un nouvel ami à rencontrer. Le vélo est tout indiqué pour ça.

Il est également tout indiqué pour vivre une aventure à allure humaine, au rythme lent de l'effort physique. Malgré un problème à la rotule que je traîne depuis des années, le choix de ce mode de locomotion s'est donc quasi imposé de lui-même. Et les étés précédents, même si nous n'en étions pas conscients, nous nous sommes en quelque sorte échauffés pour ce grand voyage. Échauffement qui a consisté à s'évader à vélo pour quelques semaines le long du Danube, ce fleuve immense d'Europe centrale. Durant une vingtaine de jours, nous avons parcouru les lacets de ce géant à travers la plaine hongroise, les reliefs serbes et les étendues bulgaro-roumaines. Mais cette fois, c'est le grand départ d'un périple qui va durer une année complète, avec pour but de parcourir tout l'Ancien Monde.

Le monde n'en finit pas de se rétrécir. Jules Verne déplorait déjà que la Terre se réduisait parce qu'on pouvait accomplir une révolution entière autour de

celle-ci en moins de quelques semaines. En se dotant de deux ailes, on peut même accomplir la balade en quelques jours. Spoutnik permet d'imaginer ce voyage effectué en quelques heures. Avec les technologies modernes, on se transporte instantanément à l'autre bout du monde, ne serait-ce qu'électroniquement. Les navigateurs du Vendée Globe sont connectés aux terriens en permanence et... tweetent.

On croirait vivre ce moment, dans les aventures de *Lanfêust*, où le héros, ayant parcouru l'ensemble de Troy, se découvre un don de téléportation. Dès lors, ses longues marches en compagnie d'Hébus perdent toute saveur, et l'aventure perd tout son sel.

Puisque le monde s'est réduit, il faut au contraire renoncer à la téléportation, choisir de souffrir la lenteur de la marche mécanique. Se faire vagabond, se défaire un peu plus à chaque frontière de tout ce qui encombre.

Dans quelle direction partir, dans ces conditions ? Si Laura pense au Nouveau Monde, je ne jure que par l'Est. Pauvres hères rejetés au bout de la péninsule eurasiatique, il suffit d'une chiquenaude et nous tombons dans les eaux de l'Atlantique. Partir vers l'Ouest, c'est commencer l'aventure terrestre en prenant l'avion, c'est aller parler les langues du futur, l'anglais et l'espagnol. Vers le levant, ce sont dix mille kilomètres sans interruption qui s'ouvrent au départ de Paris, c'est se plonger dans un amas de langues exotiques : allemand, yougoslave, grec, turc, géorgien, farsi, ourdou, dérivés du sanskrit, birman, karen, thaï, khmer, viet, mandarin

et nippon. C'est remonter toutes les migrations qui nous ont jetés sur ce promontoire extrême.

Il a suffi de quelques vexations, d'une mesquinerie, de quelques crocs-en-jambe de trop pour l'un ou pour l'autre pour que tout s'enchaîne. Sans prêt à rembourser, sans fil à la patte, c'est le moment où il faut partir, et nous nous laissons glisser dans la fuite. Une fois la décision prise, rien ne peut arrêter la machine.

*

Beaucoup nous demandent combien de temps de préparation a été nécessaire pour ce grand voyage. La réponse est simple. Une semaine en comptant large. L'essentiel est de donner le premier coup de pédale.

Une fois la volonté acquise de couper les amarres, de s'arracher aux pesanteurs de la vie petite-bourgeoise, les démarches qui permettent de laisser derrière soi une existence sédentaire ne prennent finalement que peu de temps. Envoyer le courrier de résiliation de notre bail, de notre ligne électrique et de notre ligne ADSL a demandé plus de courage que d'heures. Déménager a nécessité une journée. En une demi-journée, nous nous étions rééquipés à neuf en vélos et sacoches. Les bicyclettes ont été rodées... entre le magasin et l'appartement que nous lâchions. Partir du pas de sa porte permet de s'échauffer doucement.

La seule chose qui aurait pu nous demander du temps aurait été la recherche de sponsors, des soutiens, d'un futur éditeur, d'argent. Avec nos maigres économies,

nous avons bien de quoi vivre un peu chichement pendant un an. Des mécènes auraient été encore un nouveau fil à la patte ; et du temps pour les démarcher, nous n'en avons pas.

Nous n'en avons donc pas cherché.

Restait à nous défaire de nos emplois, à laisser derrière nous la sécurité emprisonnante du salaire mensuel. Pour Laura, c'est presque une délivrance de partir. Depuis qu'elle est entrée au service de l'État, elle vole de déboires en déconvenues. Entourée de chefs suffisamment vicieux pour lui pourrir la vie, mais pas suffisamment imaginatifs pour gravir les échelons, elle met cette vie entre parenthèses sans regret. La demande de disponibilité pour une durée d'un an est en cours. Nous ne savons pas encore si elle sera acceptée quand je pousse la porte du bureau de mon patron pour annoncer mon intention de quitter l'entreprise.

Ce chef a toutes les qualités et tous les défauts de l'entrepreneur. Bosseur, il est fier de travailler le dimanche. Il en attend de même de ses collaborateurs.

L'homme est tout en rondeur et son visage circulaire ne s'attend pas à ce que je vais lui dire. Ce genre de dialogue est un moment à savourer, comme la réussite à un examen ou la bière après le marathon, un moment rare qu'on ne vit pas souvent dans une carrière.

« Dans trois mois, je quitte la boîte pour faire le tour du monde à vélo.

– Mais pourquoi maintenant ? Tu ne peux pas partir un peu plus tard ? Ça y est, le segment est mûr, on commence à remporter des marchés pile sur les méthodes que tu as développées. J'ai besoin de toi.

– Non, car si je ne pars pas maintenant, les cols du Kurdistan ne seront plus praticables. »

Nos parents ne sont pas moins circonspects. Nos engagements et métiers à risques, nos randonnées en montagne, le parachutisme et les routes fréquentées leur donnaient déjà des sueurs froides... Quitter un CDI durement acquis leur semble une hérésie.

Mais quand on est atteint par le virus de l'aventure, on se doit de partir. Et on se le doit avant tout à soi-même.

*

Juste avant le départ, je dois finaliser – comme on dit en bon français managérial – les derniers rapports d'études que j'avais encore en compte. Trop de comptes-rendus, trop de bases de données, trop de cartes qui ne permettent pas de partir en randonnée. Bien peu de littérature, dans ces centaines de pages écrites depuis quelques années. Les technocrates ont pris le pouvoir et s'imaginent brillants parce qu'ils manipulent les chiffres et mettent le monde en tableaux Excel. Le souvenir des humanités se perd dans les tréfonds des bilans comptables et des lignes de code. Or, la mise en équation n'a jamais permis de comprendre le monde,

les vrais sages savent que l'authentique savoir réside dans les arts, dans l'écriture. Si mon stylo est rouillé par trop d'années à n'écrire que des livrables cadencés, je sais que la route me permettra de retrouver un peu de ma tête et de mes facultés. Elle a permis à tant d'autres d'écrire. J'embarque ainsi dans mes bagages une liseuse bourrée des classiques de la littérature de voyage. Kerouac, Kipling, Lévi-Strauss, London, Kapuściński, Bouvier, Kessel, Tesson, et tant d'autres réunis en un poids minimum, parfait pour se glisser dans une sacoche. Avec leur aide, j'espère trouver au fil des kilomètres quelque inspiration, pouvoir dire un peu de l'âme des contrées visitées et, pourquoi pas, traduire ces impressions en récits plus imaginaires.

J'engage un dialogue entre ma plume et mon pédalier.

ÉCHAUFFEMENT

GRAND DÉPART

9 août 2014, 1^{er} jour

En ce matin d'été, nos familles sont là pour nous voir partir. C'est sur le parvis de Notre-Dame que nous prenons le départ. Le point zéro des routes de France se trouve devant la cathédrale. Un petit médaillon de bronze incrusté dans les pavés marque l'origine des routes nationales et des chemins de pèlerinage.

Ce n'est pourtant pas un pèlerinage qui nous attend, mais nous avons quand même choisi cet endroit précis comme point de départ. C'est l'origine des routes de notre pays, une place bien connue d'où nous partons vers l'inconnu.

Nos vélos prêts, un petit tour autour de l'Arc de triomphe et la descente des Champs-Élysées nous ont menés sur l'île de la Cité. On n'a pas encore passé la moitié de la matinée que les touristes remplissent la place. Ils viennent au pas de course visiter la cathédrale et s'étirent dans des files interminables devant nous. Des Pékinois achètent en nombre des petites tours Eiffel fabriquées au pays. Nous avons délocalisé la production

des souvenirs en plastique dans l'Empire du milieu, ils ont délocalisé l'enchantement chez nous.

Pendant ce temps, nos familles et amis boivent un blida de champagne à notre santé, notre réussite, notre bonne chance. Une petite larme versée au moment du départ et nous voilà partis, slalomant entre les ribambelles infinies de Chinois prêts à nous embrocher de la pointe de leurs perches à *selfie*.

La journée est magnifique, nos vélos sont lourdement chargés. Ces derniers jours, nous n'avons même pas eu le temps de trouver un porte-sacoches pour ma roue avant. Ce n'est que la veille que nous avons fini par dénicher le matériel adéquat, lequel nous attend dans un magasin de Strasbourg. Malgré le déséquilibre certain de nos montures, c'est un vent de liberté qui semble souffler sur les rues de Paris.

Bastille, Nation, porte de Vincennes, bords de la Marne. Nous laissons bientôt derrière nous la dernière station de métro. Dans le bois de Vincennes, mon téléphone sonne. C'est Gaz de France qui m'appelle, un nouveau démarchage inutile. Je ne trouve rien d'autre à répondre que : « Je n'ai plus de maison, je suis parti à vélo, au revoir » et je raccroche.

Les bords de Marne sont parfaits pour commencer notre périple et quitter la région parisienne. Le long de la rivière, nous profitons d'un chemin aménagé et ombragé, bucolique et champêtre. C'est l'été et des Franciliens sont de sortie en famille à vélo. Une mère de famille pédale à nos côtés et nous demande :

« Vous allez où ?

– Strasbourg.

– Oh, c'est loin !

– En fait, c'est notre première étape, ensuite on va à Istanbul, puis vers l'océan Pacifique. On part un an à vélo.

– Et vous êtes partis depuis combien de temps ?

– Un jour. »

Tout au long de notre périple, les badauds sont souvent plus étonnés de nous entendre dire que nous rejoignons la ville voisine, où ils se rendent habituellement en voiture, plutôt que l'autre bout du monde. Ils n'envisagent pas vraiment la distance jusqu'à l'extrémité du continent, tandis que rejoindre Reims depuis Troyes à la force des mollets, ça, c'est vraiment quelque chose.

Le soir arrive et nous n'avons parcouru qu'une trentaine de kilomètres, ce qui nous paraît suffisant pour une première journée. Un coin de pelouse au fond d'un vallon accueille notre tente et notre feu. Autour de nous s'épand le tumulte des moyens de transport modernes de la vie parisienne. Un train fait vibrer les arches de béton au-dessus de nos têtes, un avion amorce sa descente vers Roissy, une autoroute bruisse des moteurs à quelques kilomètres. Qu'il est compliqué de s'éloigner rapidement de la frénésie de vitesse de la capitale. Le seul intrus dans cette cacophonie est le tchou-tchou d'un train à vapeur. C'est malheureusement la locomotive factice du parc Disneyland qui se cache aux alentours. Entièrement à la joie de ce départ et de cette journée, modeste au niveau des efforts physiques fournis, nous